



Le

# FURET DE LYON.

*Industrie, Beaux-Arts, Sciences, Littérature, Théâtre, Mœurs et Modes.*

ON S'ABONNE au FURET, chez M. BARON, libraire, rue Clermont, et chez M. GÉURY, tenant cabinet de lecture, place des Célestins. — Le prix de l'abonnement, qui se paye d'avance, est de 5 fr. par trimestre pour Lyon, 50 centimes en sus par trimestre dans le département, et hors du département 1 franc en sus par trimestre. — Le prix des annonces est de 25 centimes par ligne. — CE JOURNAL PARAÎT LE DIMANCHE ET LE JEUDI.

## L'AMOUR.

Mot magique qui résonne à l'oreille d'un vieillard comme une idée de résurrection, à celle d'une jeune fille comme un terme dont elle comprend la valeur sans l'avoir jamais entendu, tu survis aux biens et aux maux de la vie comme le plus grand de tous ses biens et de tous ses maux, et il y a en toi autant de mystère et de force que dans le nom de Dieu, que tous les peuples ont adopté sans savoir positivement quel est l'être qu'ils ont voulu désigner.

Ah! qui me rendra mes brillantes idées de jeune homme! mes rêves délicieux de vingt ans! de cet âge où la vie s'ouvre devant nous comme une route de fleurs, et où la femme, voilée par l'avenir, apparaît comme le but de toutes nos actions, l'ambition de toute notre existence!

Alors ce mot d'amour est aussi magique que celui d'honneur! l'imagination l'embellit de tout ce qui charme; il sourit à notre réveil et berce nos longues insomnies: c'est qu'alors le cœur ne bat que d'amour, ne respire qu'amour, et que pour lui l'amour est le commencement et la fin de toutes choses. Ah! comme alors, à l'aspect d'une fraîche et riante jeune fille, les artères battent et le sang se refoule au cerveau avec des fascinations délicieuses! Un œil de femme arrêté sur notre œil, une main de femme qui presse notre main, tout éveille en nous des sensations inconnues et qui ne semblaient faites que pour les anges. Inspirer et ressentir de l'amour à cet âge, c'est vivre de la vie des dieux.

Mais cette extase indéfinissable, ce besoin de sensibilité qui oppresse un cœur neuf, se dissipe comme le brouillard léger du matin par une belle journée de printemps. Trente ans arrivent, et le cœur commence à perdre une à une ces illusions de volupté et d'incertitude qui semblaient être son élément. Une infidélité de celle qu'on aimait plus que la vie a suffi pour détruire l'enchantement, comme un souffle tiède suffit pour effacer les caractères fugitifs tracés avec le doigt sur une glace exposée à la froidure.

Si l'amour durait la moitié de la vie, personne n'aurait le courage de vivre l'autre! Mais Dieu et les femmes ont reculé devant tant de suicides, et, grâce à lui et à elles, l'existence de ce sentiment corrosif est aussi éphémère que délicieuse.

A quarante ans, le cœur a vieilli d'un siècle; il semble que ces illusions de printemps laissées pas à pas sur la route sont des chimères rêvées dans un doux sommeil. L'amour n'apparaît plus que comme un vertige, une ivresse causée on ne conçoit plus par quoi; on s'est habitué à ce sentiment comme les marins aux liqueurs fortes, et il ne produit plus d'effet. On voudrait revenir à l'âge des enchantemens, à l'âge de ces tentations si douces et de ces déceptions si cruelles qu'on doit à une grande passion. Mais, comme le matelot qui, en partant pour la terre lointaine, a vu fuir pour jamais le clocher du rivage en lui adressant de stériles adieux, pendant que le navire qui l'emporte sillonne rapidement l'Océan, on

voudrait retrouver ces jalons de sensibilité électrique jetés pendant les heureux jours de la jeunesse; mais, vains regrets! la vie marche comme le navire, et entraîne d'heure en heure l'homme qui la regrette loin d'un sentiment qu'il ne doit plus éprouver.

A quarante ans on commence à croire à l'amitié, ce qui prouve qu'on ne croit plus à l'amour, car ces deux sentimens ne peuvent s'harmoniser dans un cœur neuf et désordonné. L'amitié n'est qu'une sensation dégénérée, bâtarde pour des yeux de vingt ans; c'est l'amour qui mérite cette définition pour une tête de quarante!

Que de chemin parcouru cependant en moins de temps qu'il n'en faut pour qu'un enfant devienne homme. A peine nos lèvres ont-elles effleuré la coupe de ce bonheur idéal que nous la rejetons loin de nous avec dédain. Était-ce bien la peine d'y toucher? Les femmes de notre époque sont cependant aussi tendres, aussi gracieuses que celles qui nous séduisaient naguères; mais la glace dans laquelle elles viennent se refléter est ternie; elle ne transmet plus fidèlement à l'imagination ce charme qui nous avait séduit autrefois. En un mot, notre cœur est changé. Si la femme est encore pour nous un instrument de plaisir, elle n'est plus que cela, et c'est bien peu.

A quarante ans, le bonheur n'est plus dans les illusions, il nous faudrait de la réalité. Mais où en trouver qui ne soit pas amère? l'ambition, les honneurs, la fortune; tout cela séduit, captive, entraîne; mais l'âme reste froide, la tête inactive, le cœur se replie sur lui-même comme la tente de l'Arabe voyageur. On regrette, on désire, on souffre vaguement, et ce malaise que rien ne saurait définir ni contenter, si l'on veut le creuser à fond, on y trouve encore de l'amour, mais de l'amour qui ne peut plus être satisfait, parce qu'il a perdu toute son idéalité, comme une lyre autrefois harmonieuse ne rend plus de sons parce que les cordes en ont été imprudemment brisées.

E. L.

## Une Conspiration à Lyon.

Toujours des conspirations! des insurrections! des émeutes! il n'est donc plus de repos possible pour notre pauvre France!... Rassurez-vous, lecteurs pacifiques et craintifs, la conspiration dont j'ai à vous entretenir ne coûtera la vie à personne; elle ne fera même prendre ni rhume, ni fluxion de poitrine aux jeunes guerriers *patrouillant* par centaines dans l'atmosphère de brouillards humides qui enveloppe notre ville; le télégraphe, cet automate des airs si heureusement dépeint par Barthélemy, n'ira pas, par sa pantomime laconique, épouvanter les ministres assemblés aux Tuileries... Rien de tout cela... c'est cependant une guerre civile, une guerre à mort... c'est, il faut en finir, la conspiration des chapeaux de feutre contre les chapeaux de soie.

Depuis quelques années, les marchands de chapeaux de feutre avaient vu surgir des concurrents dangereux dans les fabricans de chapeaux de peluche; chaque jour éclairait une nouvelle défaite pour eux, un nouveau triomphe pour leurs adversaires. Les brillantes fourrures du castor, du lièvre et du lapin, reléguées au fond des magasins, étaient sans pitié privées de l'honneur de parer la coiffure de nos élégans. Le public, le public si superficiel en toutes choses, séduit par l'éclat passager des imperméables de soie, sans examiner si leur durée était égale à celle des chapeaux de feutre, adoptait les premiers avec enthousiasme. Que faire dans une position aussi désespérante! les fabricans de feutre s'assemblent, se consultent; faut-il se résigner à voir les chapeaux de peluche régner en vainqueurs, ou entreprendre une lutte meurtrière? Ce dernier parti prévaut. La guerre! la guerre! s'écrie avec transport la tumultueuse assemblée. Mais des armes! où en trouver?... dans le camp des ennemis...

Et vite de confectionner des milliers de chapeaux de soie que l'on étale sur les places, sur les quais, dans les rues, dans les carrefours; que l'on crie, que l'on offre aux passans, non pas pour le prix de 14 ou 12 fr. ainsi qu'ils s'étaient vendus jusqu'à présent, mais à 5 fr., puis 4 fr., puis 3 fr., puis... qui sait même si l'on ne finira pas par les donner?... Ainsi que ces entrepreneurs de voitures publiques qui, pour écraser leurs concurrents, conduisaient les voyageurs gratis, et payaient même leurs repas à l'hôtel...

C'est par ces moyens perfides que les fabricans de chapeaux de feutre espèrent reconquérir l'antique privilège de coiffer leurs concitoyens. « Maintenant, disent-ils, quel est le fashionable, l'homme tant soit peu élégant qui ne rougirait d'affubler sa tête d'un chapeau donné à si bon marché! » Oui sans doute. Mais comme chaque médaille a son revers; si l'homme fortuné abdique le chapeau de soie; le malheureux, l'artisan, le prolétaire enfin, ne sera-t-il pas bien aise de troquer sa casquette ou son bonnet contre une coiffure d'une forme plus élégante, que l'élévation du prix ne lui avait pas permis de se procurer jusqu'à présent. On n'a donc, sous ce rapport, que des éloges à adresser à MM. les chapeliers, qui sans doute ont pensé que pour être égaux... devant la loi, tous les Français devaient porter le même genre de coiffure.  
E sempre bene. B. Y.

## LITTÉRATURE.

LA PANYOCRISIADÉ, ou LE SPECTACLE INFERNAL DU XVI.<sup>e</sup> SIÈCLE, comédie épique, par Népomucène L. Lemercier, de l'Académie française.

A l'époque où parut cet ouvrage, la littérature était comme aujourd'hui dans une atmosphère de coterie et de camaraderie, hors de laquelle il n'y a pas de salut. Un homme appartient-il à tel ou tel salon? ses œuvres prônées d'avance sont autant de petits chefs-d'œuvre qui doivent faire pâlir tous les astres des temps passés. C'est un *flon flon* d'admiration, un redoublement d'éloges à n'en plus finir! L'auteur ne peut échapper à aucun triomphe! La lithographie, la gravure, le plâtre, le marbre même consacrent ses traits, et le petit bagage littéraire sous le bras on le lance à la postérité.

Parlez-moi d'un tel procédé pour faire un chemin rapide dans la littérature. Plus de ces longues veilles, laborieuses, pénibles et souvent ingrates. Vous brochez quelque chose à la hâte; les amis sont là, poussant au succès qui arrive comme sur des roulettes, et l'on en jouit. Dans le siècle des *perruques*, on n'entendait rien à ces petits arrangemens. Un certain Racine, un certain Lafontaine, un certain Molière et quelques autres de ce genre-là *faisaient* aussi des ouvrages; mais quels ouvrages! des tragédies, des fables, des contes, des comédies; des comédies!!! peut-on faire des comédies?... quand on a le drame sous la main! ce gros drame, qui provoque de chaudes larmes, même chez nos grisettes les plus étourdies! Et puis n'a-t-on pas toujours dit:

Le Français né malin créa pour lui le drame.

Le drame! rien que le drame! pourquoi faire autre chose? Avons-nous donc besoin d'aller rire au théâtre? et que peindre après tout? le monde n'est-il pas parfait? Où sont les vices, les ridicules, les intrigans? Nous sommes tous de pe-

tits Catons en qui on ne peut rien reprendre; et la perfection est à nos portes, ou peu s'en faut. Je plains bien sincèrement les auteurs comiques; car notre sagesse leur fait une foule de vols; mais qu'y faire? Quant à moi, je n'y puis rien.

Je m'arrête ici, m'apercevant trop tard que mon méchant bavardage m'a singulièrement éloigné de mon sujet. Ainsi font bien des gens; mais pourquoi n'être pas plus sages qu'eux? C'est un défaut, à l'avenir je tâcherai de l'éviter.

Je commence. Dans cette œuvre malheureusement ignorée de beaucoup de personnes (par les raisons qu'on a pu apprécier), lue et relue sans cesse par celles qui la connaissent, la pensée de l'auteur est vive et profonde. Il traduit au tribunal des démons toutes les sommités mensongères du 16.<sup>e</sup> siècle, et armé du fouet de la satire, mais d'une satire âpre et vertueuse, il étale aux yeux de ce nouveau tribunal, la politique sanglante de ces temps de honteuse mémoire; sa chaude indignation stygmatisait les vices de tant d'âmes corrompues. Plus de manteau royal pour voiler la bassesse de leurs moyens; il le leur arrache, ce manteau, pour nous montrer ces menteurs couronnés, dans une nudité hideuse mais trop vraie. Qui peut analyser cette vaste combinaison du génie? L'imagination de l'auteur, si riche et si féconde, ôte les moyens de développer les accessoires que son ingénieuse invention a su grouper aux faits principaux, afin de répandre sur l'ouvrage cet intérêt varié qui plaît au lecteur; épisodes touchans, apologues instructifs, descriptions admirables; satire, comédie, drame, tragédie, épopée: tout se tient, se lie et se rattache à l'idée principale.

Cette œuvre est divisée en seize chants: une partie du premier est consacrée à la description de la scène, des acteurs et des spectateurs. Il était nécessaire, pour l'intelligence de cette comédie épique, d'en donner quelques extraits, c'est ce que nous allons faire, regrettant de ne pouvoir tout citer.

Ma muse qui du monde a vu les tragédies  
Aux esprits immortels servir de comédies,  
Du ciel et de l'enfer va chanter les acteurs,  
Les drames, le théâtre et tous les spectateurs.....

O muse! chante donc les diables réjouis;  
Dis les feux de l'abîme illuminant ses routes,  
Les torches en festons pendantes à ses voûtes,  
Les phosphores roulant en soleils colorés  
Et les métaux fondus en miroirs épurés:  
Dis l'éclat des banquettes et les pompes qu'étale  
Dans un gouffre enflammé la cohue infernale.  
Spectacle comparable au fol aspect des cours,  
Où des fêtes sans joie assemblent un concours  
D'hommes blêmes d'ennuis, et de femmes flétries,  
Qui rampent, enchaînés d'or et de pierreries;  
S'efforçant, à l'envi, de déridier leur front,  
Qu'attriste la mémoire ou la peur d'un affront.....  
Debout, sur ses ergots, le peuple du parterre  
Gronde et siffle à l'égal des vents et du tonnerre.  
Les princes de l'abîme, empire d'Énuctor,  
Sont dans leur loge assis, derrière un balcon d'or.  
Les plus grands, qu'un vain sceptre et que la pourpre accable,  
Roidissant par orgueil leur maintien misérable,  
Présentent lourdement leur fausse majesté  
En spectacle risible à la malignité.  
D'autres, de leur écaille étalant la richesse,  
Marquent leur front abject d'une feinte noblesse:  
Des manteaux étoilés couvrent leurs dos flétris  
Par la honte des coups dont ils furent meurtris,  
Ceux-ci, moins insolens, sur leur visage infâme  
Portent, en traits confus, l'opprobre de leur âme;  
Un noir fiel rend amer leur pénible souris.  
Ceux-là de leur splendeur sont gênés et surpris,  
Ils n'osent déployer leurs ailes diaprées,  
Et déguisent leur queue et leurs griffes dorées.

J. B.

( La suite au prochain Numéro. )

## DES INDUSTRIELS, DES PURISTES ET DES MANUELS.

Il est un préjugé, profondément enraciné parmi les industriels; c'est qu'ils se croient incapables d'écrire sur l'art qu'ils exercent quand ils ne savent pas l'orthographe; ils tremblent à l'idée que l'impression va livrer aux épilogueurs quelque tournure incorrecte, quelque faute contre les participes, et ils abandonnent la description de leur industrie à de jeunes écrivains élégans, qu'un libraire emploie indistinctement pour lui faire des manuels sur tous les arts et métiers; aussi

quel désappointement pour tout homme qui les achète dans l'espoir d'y trouver quelque chose de bon ou de nouveau sur l'industrie qu'il exerce! loin d'être au niveau de la science, ces livres, le plus souvent faits avec des livres, en donnent à peine les plus anciens procédés, entremêlés de contre-sens ou de non-sens ridicules, capables d'égarer tous ceux qui ne savent pas, et au moins inutiles pour ceux qui savent. Que tout homme qui connaît quelque chose d'utile, et qui a la générosité de vouloir le communiquer à ses semblables, s'empresse donc de l'écrire. Il ne manque pas de grammairiens instruits des caprices et des écarts les plus excentriques de la langue, toujours prêts à laver ce qu'on appelle le *linge sale* des auteurs. Nous engageons donc fortement les industriels de Lyon à nous envoyer, sans crainte, toutes les notes qu'ils désirent faire connaître, dans la langue ou le jargon qu'ils parlent; pourvu que la communication soit bonne, le *Furet* saura bien la débrouiller. Les rédacteurs de ce journal, consacré entièrement à la propagation des sciences et des arts, ne considèrent pas l'enveloppe: un diamant entouré de haillons ne perd rien de son prix à leurs yeux.

Il faut bien se persuader aujourd'hui qu'il n'est pas d'imprimeur qui ne sache assez son métier pour corriger toutes les fautes de grammaire et d'orthographe d'un auteur, et qu'il en est beaucoup qui pourraient corriger son style pour peu qu'il le leur permit. Avez-vous jamais vu de la poésie d'un grammairien? ou plutôt avez-vous jamais rien lu de supportable écrit par un puriste? nous ne le croyons pas, leurs vers sont dans les règles et leurs écrits aussi, mais ils sont vides de pensées, et même de faits; car pour écrire il faut savoir, et ces braves gens n'ont guère appris que la grammaire. Ils nous diront peut-être que si nous écrivons contre la grammaire, c'est parce que nous ne la connaissons pas; nous leur répondrons, nous comprenez-vous? oui; alors tout est bien, nous n'en exigeons pas plus de vous, de lui, de tous ceux qui se mêlent d'écrire, et nous sommes persuadés que tout homme qui se fait écouter quand il parle se fera lire quand il écrira. Certes, tout le monde pourrait délayer sa pensée dans une mer de paroles, et construire avec un bataillon de phrases parasites des périodes sonores et redondantes, pleines de ce qu'ils appellent des images, choses qu'on devrait proscrire entièrement dans ce siècle d'économie, où le temps est précieux pour l'écrivain, pour l'imprimeur et surtout pour le lecteur; économie d'encre, économie de place, économie de papier, économie de temps, vous aurez tout cela si, au lieu de dire avec le poète: L'aurore aux doigts de rose ouvrait les portes de l'orient, mille oiseaux dans les airs saluaient de leurs joyeux concerts l'apparition de l'astre étincelant qui féconde le monde, vous dites simplement: Un beau matin.

Nous avons aujourd'hui trop de livres diffus, il en est plusieurs qu'on pourrait réduire à une feuille sans rien perdre d'essentiel; un auteur a-t-il une idée, un savant fait-il une découverte, chacun pourrait l'exposer dans quelques pages; mais ils se complaisent à la caresser, à l'embellir, à l'augmenter, semblables à ces saintes corporations auxquelles on confie, dans un jubilé, une vierge nue à revêtir; les robes sont bientôt couvertes d'autres robes, puis de manteaux chamarrés d'oripeaux et d'inutiles fanfreluches, puis vient la niche qui s'agrandit, s'agrandit et devient un autel, puis un reposoir immense, qui envahirait la place et peut-être la ville si on les laissait aller; tâchez maintenant de découvrir la vierge dans ce cliquetis d'ornemens et d'entourages superflus; cela vous sera aussi difficile que de distinguer la pensée mère de tant d'in-folios qui surchargent nos bibliothèques. La devise à l'ordre du jour doit être *concentrez, condensez*; s'il faut trois mots de plus pour faire tomber une phrase avec grâce, gardez-vous de les ajouter s'ils n'ajoutent rien à votre pensée ni à la clarté de votre description: c'est avec ces accessoires que l'avocat plaide une mauvaise cause, qu'il embrouille le juge, lui fait perdre le fil de la discussion et l'oblige à adopter les conclusions qu'il pose avec effronterie; et l'on applaudit à cette éloquence qui n'est que l'art de faire triompher l'erreur. La *vérité n'a pas besoin d'ornement*, on l'a dit cent fois; un temps viendra où tout homme qui vous abordera avec des circonlocutions où des expressions alambiquées sera déclaré suspect de mensonge. Un accouchement naturel est court et se fait sans forceps; arrivez franchement au fait, les apologues, les fables et les périphrases sont le langage de l'esclave. Hâtez-vous donc, jeunes gens, d'acquiescer un savoir positif: c'est de lui seul que vous devez

attendre la vraie liberté individuelle; voyez l'ignorant Napoléon ramper aux pieds d'un caporal qu'il nomme capitaine, et d'un marchand qu'il appelle excellence. Tâchez que vos talens vous dispensent de tout ignoble servilisme de ce genre; travaillez, industriels, faites bien, et les *grands* auront besoin d'être plus souvent dans vos ateliers que vous ne serez dans leur antichambre.

La liberté de penser, d'écrire et d'enseigner a été reconnue par notre glorieuse révolution, elle devait être désormais une vérité!!!... quoi qu'il en soit, mettons nos institutions scientifiques en harmonie avec les nécessités de l'époque; faisons que la presse mêle sa voix mâle et indépendante à celle de tant d'hommes qui assiègent le pouvoir, sous prétexte de l'éclairer; faisons enfin que la presse ouvre aux intérêts scientifiques une sorte de tribune, où chacun vienne exposer ses vues et exprimer ses opinions, et d'où soient promulgués des principes qui puissent être considérés comme le sommaire exact de tous les désirs, de tous les besoins.

D. PH. MUTEL.

### L'IMAGINATION, PAR M. LOUIS (\*).

M. Louis, auteur du drame de *Cromwel*, fit paraître, il y a quelque temps, un petit opuscule sur *l'imagination*, dont nous nous faisons un plaisir de citer un fragment.

« Ah! si le ciel m'eût doué d'une imagination de poète, avec quels délices j'aurais décrit les premiers jours de quatre-vingt-neuf! avec quel délice j'aurais parlé de leur durée; mais aussi avec quelle plume de fer j'aurais flétri les monstres qui déchirèrent la patrie au nom de la liberté! et de ce tableau, peint avec le sang des victimes de la terreur, j'aurais crayonné l'aurole de gloire qui couronna la grande nation; j'aurais montré un sous-lieutenant élevé sur le bouclier des rois chevelus, reculant par son génie les bornes que la nature semble avoir posées pour chaque peuple; j'aurais dit, du sommet des pyramides: l'homme géant s'élança jusque dans les plaines glacées de la Russie, et le maître de l'univers sentit un moment son imagination de feu se refroidir sous un flocon de neige. Ses soldats, colonnes d'hommes vaincus, tombèrent aussi sous les coups du terrible climat. La mort, en les frappant, leur donnait l'immortalité, et le laurier de la victoire ceignit le front glacé des braves qui reposent dans la terre du nord.

» J'aurais dit les malheurs de la grande armée, la fin prématurée du chef, cette agonie lente et affreuse qui pesa sur lui, les refus atroces d'un geolier vil et infâme, les ordres odieux des rois à qui il avait laissé un trône; ceux qui le condamnèrent à mourir sur un lit de fer! l'imagination frémit! qu'elle se rassure, ce lit le suivait sur le champ de bataille, et le repos qu'il y goûta fut toujours funeste à ses ennemis. Le sommeil de Napoléon n'était point l'image de la mort; il y avait encore du génie dans ses yeux fermés: cette bouche close et ce front auguste, on aurait dit une pensée grande et sublime qui s'était voilée.

» Dieu, en le jetant sur la terre, semble dire: voilà ma volonté; il changera les lois qui régissent le monde; il imprimera une marche neuve à l'univers; son règne préparera celui de la liberté. Ainsi Napoléon tout entier n'était que la pensée de Dieu.

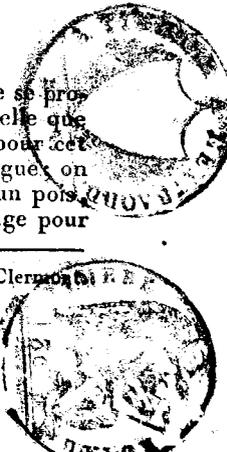
» L'homme ne put rien contre lui, il fallait que la volonté suprême eût son cours, et le rocher de Sainte-Hélène le vit mourir sans blessures, après trente ans de combats. »

### ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

#### NOUVELLES VEILLEUSES ÉCONOMIQUES.

Il est un moyen bien simple et peu dispendieux de se procurer, à volonté, une lumière à peu près égale à celle que produit une lampe de nuit ordinaire. On choisit, pour cet objet, une fiole de verre clair, blanc et de forme longue; on y place un morceau de phosphore de la grosseur d'un pois sur lequel on verse, en prenant les précautions d'usage pour

(\* Une brochure in-8°, à Lyon, chez Baron, libraire, rue Clermont.



éviter que la bouteille n'éclate, de l'huile d'olive fine, qu'on a préalablement chauffée jusqu'à l'ébullition. Lorsque la fiole est au tiers pleine, on la bouche soigneusement. Toutes les fois qu'on veut s'en servir, on la débouche pour renouveler l'air, on la referme de suite, et l'espace vide de la fiole paraît lumineux, et donne une clarté suffisante pour qu'on puisse voir parfaitement l'heure sur le cadran d'une montre. Quand la lumière disparaît on n'a qu'à donner de l'air et remettre le bouchon; elle reparait à l'instant même. Dans les temps froids, il est bon, avant d'ouvrir la bouteille, de la réchauffer pendant quelques instans entre les mains. On a remarqué qu'une bouteille, ainsi préparée, qu'on appelle *bouteille lumineuse*, dont on se servirait toutes les nuits, pourrait durer pendant six mois.

Nous offrons à nos lecteurs les vers suivans que le jeu, à la fois si passionné et si naturel, de la séduisante M.<sup>lle</sup> Ambroisine, dans *le Dieu et la Bayadère*, a inspirés à la muse d'un de nos compatriotes.

**LA BAYADÈRE.**

O que j'aime la Bayadère,  
A la danse vive et légère!  
Que j'aime ses pas gracieux  
Et les contours délicieux  
De sa taille, roseau flexible,  
Qu'agite un pouvoir invisible!  
Ce pouvoir qui règne en son cœur,  
C'est l'amour du dieu son vainqueur!  
L'amour qui dans tous ses traits brille,  
Qui, sur son front de jeune fille,  
Dans ses gestes et dans ses yeux,  
Ecrit des mots voluptueux!...  
C'est lui qui, sur sa bouche humide,  
Dans un sourire m'a souri;  
C'est lui qui, dans un bond rapide,  
La change en fée, ange, ou péri!

O que j'aime la Bayadère,  
A la danse vive et légère!  
Que j'aime ses pas gracieux  
Et les contours délicieux  
De sa taille, roseau flexible,  
Qu'agite un pouvoir invisible!...  
Lorsqu'un élan audacieux  
Semble l'emporter vers les cieux;  
Lorsqu'au sein d'un brûlant délire,  
Tout son être semble nous dire:  
« J'ai pour richesse ma beauté!  
» Aimez-moi, je l'ai mérité!... »  
Que j'aime alors la Bayadère,  
A la danse vive et légère!  
Que j'aime ses pas gracieux,  
Et les contours délicieux  
De sa taille, roseau flexible,  
Qu'agite un pouvoir invisible!

**CHRONIQUE.**

Lundi matin, un fourgon contenant des objets d'équipemens militaires a été arrêté à la barrière St.-Clair.

— MM. Glas, propriétaire, Evrart et Ravet, de la Croix-Rousse, ont été arrêtés sous la prévention d'embauchage d'ouvriers. La justice informe.

— Un gendarme a été placé à la porte de M. Pécelet, blessé dans les journées de novembre.

— De très-braves et très-bonnes gens ayant foi aux médailles, viennent d'en faire confectionner un grand nombre que les adeptes du *rosaire vivant* se sont empressés de répandre. Si on les croit, ces médailles préservent de tous maléfices. Avis aux poltrons.

— Un dissident de la communion protestante a été arrêté hier pendant qu'il *catéchisait* sur la place des Terreaux.

— Le 25.<sup>e</sup> de ligne, arrivant d'Aix, va tenir garnison à Lyon, en remplacement du 24.<sup>e</sup>.

**TABLETTES DRAMATIQUES.**

La représentation donnée mardi soir, aux Célestins, au bénéfice de Bernard-Léon, a été très-productive pour le bé-

néficiaire. Nous nous bornons aujourd'hui à annoncer le succès de *terreur des Six Degrés du crime*, et le succès de folle et intarissable gaité du *Mort sous le scellé*. Quant à *la Nuit de Noël*.... L'abus est mort, laissons en paix sa cendre. Au prochain numéro quelques détails sur ces deux pièces.

**AU BÉNÉFICE DE M. PEPIN.**

C'est demain, vendredi, qu'a lieu cette séduisante représentation. M. Pepin, dont le goût est si pur et si délicat, et le zèle si ardent, trouvera dans l'empressement du public le juste prix de ses efforts à mériter ses suffrages. Le choix des pièces dont se composera le spectacle promet la foule, et la foule y sera.

— Nous donnons ci-après les couplets les plus piquans du *Mort sous le scellé*.

**AIR: Flon, flon, flon.**

Voyons, que faut-il faire?  
Faut-il saigner soudain?  
Faut-il vous mettre en terre?  
Voilà le médecin!  
Flon, flon, etc.

J'ai, par mon gai langage,  
Fait rire un vieux rentier;  
Mais j'ai fait davantage  
Rire son héritier. Flon, flon, etc.

La vie est un passage;  
Je dis au moribond:  
Gaîment pliez bagage,  
Descendez chez Pluton. Flon, flon, etc.

**AIR des Fraises.**

A fumer d' tous les tabacs  
Les Anglais se consomment,  
Les Français ne l' craignent pas,  
Car, d'puis un an, l'arme au bras,  
Ils fument. (ter.)

**AIR de la Partie carrée.**

Croyez-moi, cette épidémie,  
Quand elle met chaque peuple aux abois,  
Me fait l'effet d' la liberté chérie,  
Qui fit trembler en juillet tous les rois.  
Pour l'un, nous l'aurons à la ronde,  
Pour l'aut', mon cher, c'est diffèrent:  
Le choléra fera le tour du monde,  
La liberté n'en fera pas autant.

**AIR de Léocadie.**

Ah! j'ai besoin de ma philosophie,  
Pour regarder cet homme sans frémir.  
Naguère encor il était plein de vie,  
Il était gai, jeune, plein d'avenir.  
Cela pleurait, avait de la mémoire,  
Cela pouvait priser, fumer et boire...  
Il est déjà froid, laid, défiguré:  
Voilà pourtant comme je serai. (bis.)



**PROGRAMME DES THÉÂTRES.**

Spectacle du Jeudi 9 février.

**GRAND-THÉÂTRE.**

LA FAUSSE AGNÈS, comédie.  
LE GRAND-PÈRE, opéra.  
OBERON, ballet.

Spectacle de demain, vendredi 10.

L'HOMME AU MASQUE DE FER, drame historique en cinq parties et en prose, par MM. Arnould et N. Fournier.

**PRINCIPAUX PERSONNAGES.**

L'Homme au masque de fer, M. DELACROIX. — Daubigné, M. VALMORE. — Le baron d'Ortanges, M. COSSARD. — L'Aumônier de la reine, M. MASSON. — Le père Audouin, M. BERTHAUD. — Louis XIII, M. ERNEST. — Cinq-Mars, M. ROBLIN. — Marie d'Ortanges, M.<sup>lle</sup> ELISA WENZEL.

LE PHILTRE, grand-opéra en deux actes, de M. Aubert, paroles de M. Scribe.

Guillaume, garçon de ferme, M. SIRAN. — Le docteur Fontanarose, charlatan, CANAPLE. — Jolicœur, srgent, DÉRUBELLE. — Térézine, jeune fermière, M.<sup>lle</sup> JULIE BERTHAUD. — Jeannette, blanchisseuse, M.<sup>me</sup> PEPIN.

**THÉÂTRE DES CÉLESTINS.**

ZOË, vaudeville en deux actes.  
LE FAVORI, vaudeville en trois actes.  
LE CHEVREUIL, vaudeville en trois actes.

JOSEPH BEUF, Gérant.

Lyon. — Imprimerie de J. M. BOURSRY, rue de la Poulallerie, n° 19.